

Ce que m'a dit le « Grand Robert »

Saadi Lablou

Hypothèse : l'universalité de l'expérience physiologique expliquerait l'universalité de certaines représentations. Le langage en porte la trace. Il existe désormais des techniques pour faire parler les mots. Le dictionnaire mis à la question.

La présence d'une pensée magique liée à l'acte alimentaire repose notamment sur le principe d'incorporation (voir Fischler, 1990), croyance qui veut que, *en incorporant ce qu'il mange, l'être assimile certaines vertus de la chose mangée*. Il n'est probablement pas de peuple qui ne partage pas cette croyance, qui s'exprime de manière plus ou moins systématique ou coercitive. Nous nous efforcerons de montrer que cette croyance s'appuie sur un schéma mental construit par l'acte physiologique même de manger : le *paradigme alimentaire*. Ce schéma que nous apprenons dès l'enfance et dont nous renforçons chaque jour la solidité en mangeant associe le *moi désirant*, la *prise*, la *substance*, dans une séquence à laquelle le sujet accorde une efficacité *causale*. Les pratiques magiques alimentaires, suggérons-nous ensuite, ne seraient qu'une application de ce paradigme à un niveau symbolique, qui respecte finalement les grands principes de la pensée ordinaire.

Cherchons d'abord ce que *manger* veut dire, non pas chez les sorciers et les magiciens, ni même l'homme de la rue, mais dans un dictionnaire, le *Grand Robert* en neuf volumes. Le dictionnaire est un porte-parole de la culture ; à travers lui s'exprime l'esprit social, héritier d'une lente accumulation culturelle du savoir collectif.

Pour révéler l'inconscient collectif à propos du « manger », nous avons interrogé le *Grand Robert* avec une méthode proche de celle des associations libres mises au point par Freud et Jung. Nous avons rassemblé les définitions de tous les synonymes, analogues et dérivés du mot *manger* signalés dans sa définition (le *Grand Robert* est aussi un dictionnaire analogique). Nous avons ainsi, en quelque 140 définitions et 200 pages, un corpus contenant ce que *manger* veut dire ou évoque dans notre culture. Nous avons analysé ce corpus à l'aide d'une méthode informatique d'analyse statistique des données textuelles, ALCESTE (Reinert, 1990), dont le principe est le suivant : on découpe le corpus en énoncés (phrases ou segments de phrase), et l'on opère par des méthodes statistiques un classement qui rassemble automatiquement, en quelques classes, tous les énoncés contenant des mots ou des racines analogues. Cette méthode permet de repérer les « noyaux de base » des représentations sociales (Beaudouin et Lahlou, 1993, Lahlou, 1994), c'est-à-dire leurs éléments essentiels.

L'analyse nous livre quatre grands noyaux de sens. Le premier est de loin le plus important en volume. Ses traits sémantiques caractéristiques sont essentiellement des verbes : *prendre, toucher, attaquer (qqn, qqch), entamer, main, consumer, ronger, contact, arme, croquer, atteindre, adversaire, ennemi, attraper, feu, coup(er), détruire, tirer, agir, combattre*. Cette classe d'appropriation est chargée de connotations violentes, agressives. On peut l'appeler la classe PRENDRE, d'après son trait le plus saillant.

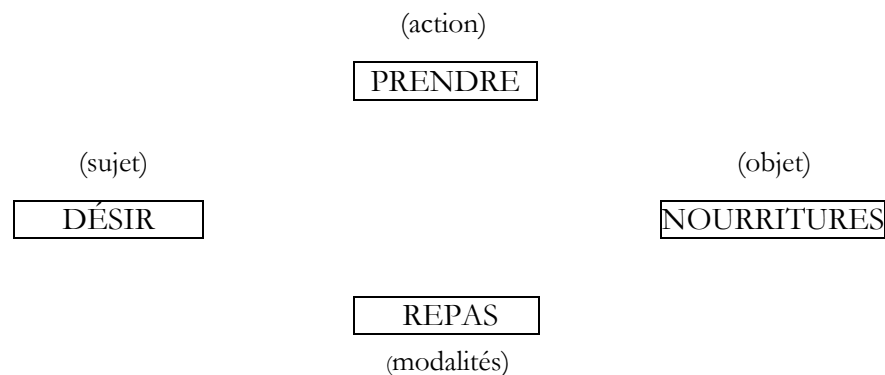
Le deuxième noyau a pour traits typiques des substances alimentaires : *aliment, nourrir, pain, nourriture, régime, vivre, jeûne, subsistance, végétal, lait, diététique, viande, sein, sucre, gâteau, sève, légume, liquide, produit, eau, boisson, frais, animal, fruit, chair, dieu, œuf*. On peut appeler cette classe NOURRITURES.

Le troisième noyau a pour traits typiques des substantifs qui tournent autour de l'idée de repas : *repas, table, dîner, service, vaisselle, soupe(r), buffet, invité, servir, déjeuner, plat, restaurant, dessert, hôte, convive, cantine, collation, couvert, ensemble, ustensiles, assiette, petit déjeuner*. Ce noyau fournit des *compléments circonstanciels* de la prise alimentaire. On appellera cette classe REPAS.

Le dernier noyau, enfin, est l'expression du désir, comme le montrent clairement ses traits typiques : *glouton, appétit, mange(r), gourmand, goinfre(r), goulu, rassasie(r), empiffre(r), vorace, excès*,

ogre, avide, assouvir, bâfrer, faim, carnassier, yeux, avidité, contenter, loup, désir. Il s'agit à l'évidence de mots caractérisant la faim. On appellera cette classe DÉSIR.

L'analyse nous livre donc que *manger*, c'est l'articulation entre les noyaux DÉSIR/PRENDRE/NOURRITURES/REPAS, soit un cadre pragmatique reliant sujet, objet, action et modalités. Nous avons ici notamment un schéma « agent-action-patient » qui correspond bien à « une représentation implicite, présente dans la mémoire sémantique de tout locuteur, de la causalité humaine - c'est-à-dire de la causalité dans laquelle c'est un être humain qui joue le rôle de cause » (Le Ny, 1989, cité par Cordier, 1991).



Ceci peut paraître trivial. Tout l'intérêt vient de ce que ce paradigme n'est pas une interprétation, ni une définition, mais le *résultat empirique* d'une méthode aveugle et sourde au sens, rigoureuse et reproductible, qui nous révèle un modèle implicite de la représentation sociale du *manger*. Nous pouvons dès lors tenir pour acquis que cette articulation entre noyaux de sens, le « paradigme alimentaire », est un fonds culturel partagé par tous les Français.

Genèse d'un universel culturel

Pour éclairer la genèse de la représentation sociale, remontons donc au point de départ de la prise alimentaire dans la vie de l'individu : la tétée. Nous allons voir que cette expérience physiologique nous durablement désir, incorporation et causalité.

À l'origine, chez le *nourrisson*, la fonction alimentaire est centrale, et donc structurante. C'est pourquoi « le groupe de comportements centré autour de la prise de nourriture » forme « un noyau du moi » (Spitz, 1968, p. 90), lors de la phase orale décrite par Freud. Les associations précoces vécues lors des séquences faim/incorporation/satiété vont être puissantes : elles vont créer un *lien concret, un enchaînement* automatique, qui tend à associer de manière *causale* incorporation alimentaire et satisfaction du désir : « J'estime que la séquence de la satisfaction qui suit les hurlements de la faim constitue la première expérience à laquelle nous pouvons faire remonter les débuts de la catégorie idéationnelle de la causalité » (Spitz, 1968, p. 116).

Cette association se constituant comme une séquence causale à un stade prélogique du développement mental, la *croissance* dans l'efficacité causale du paradigme alimentaire sera valide en deçà du raisonnement : manger réalise le désir, comble le manque.

L'universalité de ces expériences de la première enfance expliquerait que nous retrouvions la même croyance sous toutes les latitudes et à toutes les époques. C'est une idée qui avait déjà été exprimée par Moscovici (1974, p. 289) : « [...] tout ce qui est universel chez l'homme ou dans les sociétés est d'origine biologique et doit être compris ou interprété en termes biologiques. »

La précocité de l'apprentissage de cette association « mécanique » n'est pas suffisante pour expliquer l'importance de son influence dans la vie psychique. Il faut aussi tenir compte de sa permanence (on mange *tous les jours*). L'exposition *répétée* du sujet au paradigme ne peut que pérenniser ce dernier, et ce d'autant qu'elle intervient systématiquement dans un contexte de motivation intense (la faim) dont on sait qu'il favorise considérablement l'apprentissage. Cette expérience universelle des nourrissons engendrerait un universel culturel, le paradigme alimentaire qui, d'une part associerait le sujet désirant, l'incorporation et l'objet, d'autre part considérerait cette séquence comme causale et susceptible de satisfaire le désir. Or, c'est bien ce paradigme que nous retrouvons dans le *Grand Robert*. D'autres recherches sur les associations libres de 2 000 individus (Lahlou, 1992, 1993) confirment que ce paradigme est bien présent, identique, chez l'homme de la rue.

Du point de vue de l'individu, la prise alimentaire est schématisable comme un processus dans lequel la substance passe et

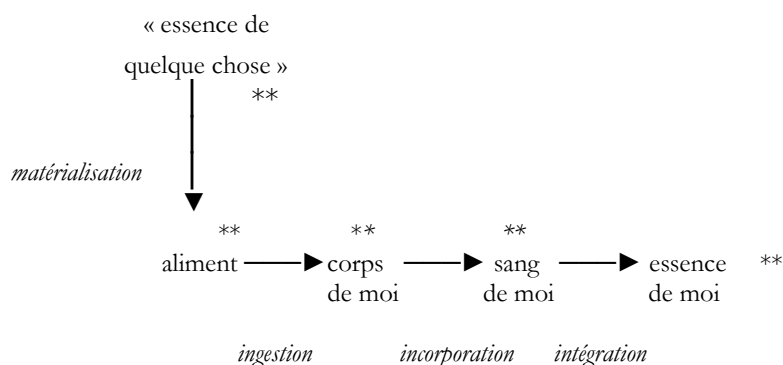
se transforme à travers des lieux successifs (main, bouche, venue) pour *s'incorporer* finalement au mangeur. On retrouve les trois éléments principaux du paradigme : le sujet désirant, l'action (PRENDRE) et l'objet (NOURRITURES). Ce qui est important est que le sujet prend - en lui - l'objet mangé. Mais si, dans l'association primitive, résultant de l'acte physiologique, le sujet (le mangeur) est l'actant, on peut faire une lecture inversée de l'association, où le sujet est le patient et la nourriture l'actant, et dans laquelle la substance s'incorpore au sujet. Ce type de retournement d'une chaîne associative est d'ailleurs courant en pensée magique, et provoque l'étrangeté apparente de cette dernière : « [...] en parallèle avec la manière normale de transformer et de représenter les choses, il en est une autre qui la retourne ou la détourne et possède son propre enchaînement causal. C'est d'ailleurs ce qui fait sa force. Bref, l'hypothèse d'une coexistence parallèle de la pensée rationnelle et de la pensée magique semble s'imposer » (Moscovici, 1992). Sur le fond, nous pensons, avec Moscovici, que la magie est bien une réutilisation « retournée ou détournée » de la manière « normale » de représenter. Dans cette représentation retournée comme un gant, le sujet s'attend à ce que l'aliment, devenu actif, cause quelque chose chez le mangeur.

Principe d'incorporation et formule magique

Dans ce processus, l'aliment devient un substrat qui véhicule des essences, des vertus assimilables par le mangeur. C'est ce que nous avons essayé de schématiser dans la figure suivante, où l'on représente le processus individuel d'incorporation de ces vertus (représentées par des **), prolongé par une dernière étape que nous appellerons assimilation, c'est-à-dire l'incorporation non plus au corps, mais à l'essence de l'être lui-même.

L'incorporation est dans ce sens la transmission, par l'ingestion, d'un certain nombre de traits constituant en quelque sorte le contenu pertinent, le principe actif dans la représentation. Ces traits sont, évidemment, d'ordre symbolique autant que concret. Nous voilà arrivés au principe d'incorporation. On comprend aussi comment

Processus d'incorporation



le partage alimentaire peut créer une identification au groupe. En effet, si plusieurs individus incorporent la même substance, ils auront également en commun les éléments assimilés : c'est ce qui est réalisé dans de nombreux rites initiatiques. Car cette transmission implique que chaque mangeur et la substance alimentaire vont avoir en commun, à l'issue du processus, certains traits identiques (les **). Par là, l'incorporation s'affirme comme un processus de choix pour réaliser l'identification. Freud avait déjà noté cette filiation : « [L'identification] se comporte comme un rejeton de la première phase orale de l'organisation de la libido, dans laquelle on s'incorporait, par le fait de manger, l'objet désiré et prisé, et ce faisant on l'anéantissait en tant que tel. Le cannibale, comme on sait, en reste à ce point de vue. Il chérit ses ennemis jusqu'à la dévoration et il ne dévore pas ceux qu'il ne peut chérir d'une manière ou d'une autre » (Freud, 1921), et « Le moi-plaisir originel veut [...] s'introjecter tout le bon, jeter loin de lui tout le mauvais » (Freud, 1925). Notons en passant que cette ambivalence de l'incorporation (anéantissement, appropriation) s'exprime bien dans la violence des verbes qui la désignent (noyau PRENDRE de notre analyse).

Dans cette optique, le sujet peut réaliser symboliquement son désir (ou sa crainte) sans contredire une vision empirique ou scientifique du monde. Personne ne prétendrait que l'AMITIÉ est dissoute à l'état de principe actif dans un verre de vin, mais nous convenons tous que, dans le « verre de l'amitié », elle y est présente à titre symbolique, et que boire ensemble concrétise en

chacun des convives la présence de l' amitié. Le philtre d' amour en est une autre illustration, plus radicale.

Maintenant que nous avons décrit le mécanisme de l' incorporation, examinons comment les individus l' utilisent magiquement. Rappelons que la formule (1) « le sujet S ingère la substance X » - qui peut éventuellement se lire (2) « la substance X s' incorpore au sujet S » - est pour le sujet *une bonne formule* causale, puisque par expérience elle est *efficace* pour satisfaire le désir. Quelle est donc la limite à partir de laquelle il y a magie ?

Selon nous, la pensée magique utilise des schémas mentaux « normaux » enracinés dans la culture du sujet, mais en les appliquant à des objets « qui peuvent en représenter d' autres ». Elle utilise bien la « bonne » structure de la chaîne causale issue de l' expérience, mais remplace les objets réels par des symboles. Lesquels par métaphore ou métonymie de la chose visée (images, fragments, par exemple cheveux ou nom) sont de légitimes représentants de son essence en vertu de ce qu' ils ont, par association, « quelque chose d' elle » (principes de similitude ou de sympathie). Le résultat est une *formule magique*, dans notre cas : (3) « L' essence de Z est incorporée au sujet S. » Celle-ci se réalise par une *action* magique : (4) « Le sujet S mange le symbole de Z », qui hérite son efficacité causale du processus initial (1).

Donc, la magie alimentaire *réalise* des métaphores, en s' appuyant sur l' expérience causale de l' ingestion. Pour prendre un autre exemple magique utilisant le même type de mécanisme : si, pour blesser quelqu' un, je sais par expérience qu' il faut le frapper avec un couteau, je vais réutiliser la même séquence causale de comportements en remplaçant les vrais objets par leurs symboles - une figurine, une aiguille. La figurine représentera l' individu en vertu du principe « la partie représente le tout » (avec par exemple un cheveu de la victime) qui est à la base du raisonnement analogique humain. En magie, n' importe quelle analogie est suffisante pour qu' un objet en représente un autre : le monde magique est beaucoup plus laxiste que le monde réel. Pour que le processus magique soit actif, il surfit que « l' essence de quelque chose » soit présente sous une forme quelconque, par exemple un fragment ou un symbole.

Des esprits animaux au cholestérol

La conception très ancienne d'un aliment-vecteur de substances actives se propage à travers les siècles. La transmission culturelle la renforce et l'étoffe en lui donnant l'air du temps. Ainsi, Galien considérait que chacun est son propre médecin avec l'alimentation. C'est alors d'abord le corps qui est le résultat de l'alimentation, mais aussi l'âme, comme en témoigne l'évolution du sens du mot « humeur », d'abord composant essentiel du monde (eau), puis fluide physiologique, et enfin disposition d'esprit. Plus près de nous, chez Descartes, le corps, pure matérialité, s'associe avec l'âme, substance inconsistante, par l'intermédiaire d'*esprits animaux*, lesquels peuvent notamment provenir des aliments, et communiquer à l'homme certaines qualités (Steinmetz, 1988). De même, chez La Mettrie, en 1747 (p. 60-62) : « La viande crue rend les animaux féroces ; les hommes le deviendroient par la même nourriture. Cette férocité produit dans l'Âme l'orgueil, la haine, le mépris des autres Nations, l'indocilité & autres sentimens, qui dépravent le caractère, comme des alimens grossiers font un esprit lourd, épais, dont la paresse & l'indolence sont les attributs favoris. »

Voyons maintenant comment le principe d'incorporation se trouve activé dans le registre magique, à l'époque actuelle. D'abord, un « fait d'éte » contemporain survenu dans le Pas-de-Calais, le 30 juillet 1991 : une séance de « purification » à l'eau minérale d'une famille qui se croyait envoûtée, au cours de laquelle une ouvrière de quarante et un ans est morte, tandis que son mari, ses deux filles (âgées de dix et dix-sept ans) et sa sœur ont été sauvés *in extremis* (Miard, 1991). « [...] Après le curé défaillant, la famille Confère n'avait plus qu'un seul recours pour recouvrer la paix de l'esprit : une "purification générale", avec de l'eau claire qu'elle boirait en abondance. Une décision prise sur-le-champ, sur le conseil d'on ne sait qui. Ils fermèrent les volets de leur maison, hurlèrent des injures d'une seule voix pour éloigner temporairement Satan. Puis ils se dévêtirent, tournèrent autour d'un seau rempli de matières fécales, en lançant des incantations pour "brouiller leur piste", et avalèrent des litres de ce liquide¹ qui, selon eux, devait

1. Il s'agit bien d'eau minérale en bouteilles, et non, comme l'anaphore le suggère, des matières fécales, qui, elles, sont là pour « brouiller les pistes ».

emporter les elfes malfaisants. Ils ont bu, bouteille après bouteille, sans presque respirer... Chacun six litres, sept, huit... Les enquêteurs retrouveront une quarantaine de flacons en plastique sur les lieux. Ils ont tant bu, et si vite, qu'ils se trouvaient tous dans un état comateux à l'arrivée des sauveteurs. » Ce ne sont plus des esprits animaux, mais des esprits malins, ou des substances mauvaises, auxquels on a affaire. Les humeurs dissoutes dans le corps et que l'on évacue en renouvelant les fluides vitaux (par la saignée, les lavements, le jeûne, l'absorption de lait ou d'eau pure) sont là des symboles du mal. Diverses recherches (par exemple Rozin, Millman et Nemeroff, 1986) montrent que la croyance magique au principe d'incorporation est encore largement répandue chez nos contemporains.

Ces comportements qui peuvent sembler illogiques suivent en fait une logique bien précise, celle des représentations. En témoignent aujourd'hui comme jadis tant des comportements irrationnels que d'autres qui disposent d'une justification scientifique. Cela apparaît, par exemple, dans des prescriptions dont l'efficacité sociale, économique ou écologique n'est pas certaine, mais dont la logique représentationnelle est parfaitement compréhensible, notamment dans les régimes qui se focalisent sur tel ou tel aliment particulier (souvent d'origine animale) sans tenir compte de la prise alimentaire globale. Dans certains interdits religieux, l'ingestion des essences impures contenues dans l'aliment a pour conséquence, en vertu du principe d'incorporation, la souillure de l'être. Quelle que soit la raison pour laquelle le porc est impur aux yeux du Lévitique et du Coran², c'est l'interdiction faite de le *manger* qui est intéressante.

Il n'est pas besoin de se reporter aux croyances religieuses dont l'origine se perd dans la nuit des temps ; l'innovation industrielle des années 1990 continue dans la même veine. Le plus spectaculaire exemple est sans doute celui du cholestérol. Celui-ci est une substance naturellement produite par le corps, où il exerce des fonctions physiologiques indispensables sur lesquelles nous ne nous étendrons pas. C'est une substance assez facile à doser, ce qui explique qu'on ait disposé rapidement de diverses études la mettant en corrélation avec l'état de santé des populations. Elle a donc, comme il arrive fréquemment aux indicateurs statistiques commodes, été mise en cause dans des processus pathologiques, où elle intervient

2. Sur ces questions, voir l'intéressant article d'Albert-Llorca (1990).

en conjonction avec de nombreux autres facteurs moins faciles à repérer, et notamment dans l'athérosclérose. La nature et l'importance de son caractère prédictif ont été fortement discutées dans la communauté scientifique. Mais la représentation collective s'est focalisée sur une interprétation concrète directement dérivée du principe d'incorporation, qui présentait le cholestérol comme une substance participant à la formation des thromboses dans les vaisseaux sanguins. Elle se voyait donc résonner avec des représentations préexistantes, celles de l'homme-machine, complexe tuyauterie dans laquelle circule le sang, fluide vital, et que le cholestérol venait engorger. Le modèle fonctionnait d'autant mieux qu'on ne distinguait pas le cholestérol présent dans l'aliment et celui produit naturellement par l'organisme. On pouvait donc imaginer un passage direct, cautionné par la médecine, de l'aliment au sang. Le cholestérol devenait alors une substance vénéneuse, qu'il fallait éviter d'absorber à tout prix, et cette recommandation, directement soutenue par le principe d'incorporation, a fait, si l'on peut dire, les choux gras des produits « *cholesterol free* », aux États-Unis notamment.

Pour conclure, la pensée magique alimentaire n'est ni une bizarrerie, ni une déviance. C'est l'utilisation d'une association de noyaux de sens partagée par tous, présente en filigrane, comme en témoigne ici le *Grand Robert*, dans la culture commune « raisonnable ». Le caractère particulier de la pensée magique résulte, d'une part, de l'articulation de cette association dans un sens inhabituel, voire inverse ; d'autre part, de ce que le « magicien » espère qu'en remplaçant les objets concrets par leur symbole, il obtiendra le même effet causal que celui qu'il peut observer dans sa pratique « normale » des objets du monde. Il est en cela mû par le désir naturel de maîtriser son devenir. La pensée magique n'est donc qu'une forme particulière du processus de pensée « tout court ». Car celui-ci n'est finalement (Freud, 1895, Minsky, 1985) qu'une simulation « économique » de l'action où les objets sont remplacés par leurs représentations ou symboles, afin de préparer l'action réelle. Pour supprimer le principe actif de la pensée magique, il faudrait supprimer le principe même de la pensée raisonnante.

Bibliographie

Marlène Albert-Llorca, « Économistes et ethnologues face au panier de la ménagère », *Papiers du GRESE* n° 7, 1990, p. 5-14.

lemangeur-ocha.com - Fischler, Claude (sous la direction de). Manger magique. Aliments sorciers, croyances comestibles. Autrement, Coll. Mutations/Mangeurs, N°149, Paris, 1994, 201 p.

- Valérie Beaudouin, Saadi Lahlou, « L'analyse lexicale, outil d'exploration des représentations. Réflexions illustrées par une quinzaine d'analyses de corpus d'origines très diverses », *Cahiers de recherche du CREDOC*, n° 48, 1993.
- Françoise Cordier, « Les représentations privilégiées dans tous leurs états », *Psychologie française. Le traitement cognitif du texte*, n° 36-2, 1991, p. 119-128.
- Claude Fischler, *L'Homnivore*, Paris, Odile Jacob, 1990.
- Sigmund Freud, « Esquisse d'une psychologie scientifique », 1895, in *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1956, p. 307-396 ; *Psychologie des masses et analyse du moi*, 1921, in *Œuvres complètes*, vol. XVI, Paris, PUF, 1991, p. 1-84 ; *La Négation*, in *Œuvres complètes*, vol. XVII, Paris, PUF, 1992, p. 165-172.
- Carl Gustav Jung, *L'Homme à la découverte de son âme*, Paris, Albin Michel, 1987.
- Julien Offray de La Mettrie, *L'Homme-machine*, 1747 ; fac-simile Jean-Jacques Pauvert, Paris 1966.
- Saadi Lahlou, « Si/alors : "bien manger" ? - Application d'une nouvelle méthode d'analyse des représentations sociales à un corpus constitué des associations libres de 2 000 individus », Paris, *Cahiers de recherche du CREDOC*, n° 34, 1992 ; « Lexical analysis : an approach to social representations of food », European Interdisciplinary Meeting : *Current Research into Eating Practices*, Potsdam, Germany, October 14-16, 1993 ; « Modélisation des représentations sociales par l'analyse lexicale des énoncés de dictionnaires : une nouvelle approche pour la psychologie sociale », *Consensus ex Machina*, Paris, 19-23 avril, 1994.
- Lucien Miard, « La famille qui voulait noyer Satan », *Le Figaro*, 8 août 1991.
- Marvin Minsky, *La Société de l'esprit*, 1985, Paris, Interéditions, 1988.
- Serge Moscovici, « La nouvelle pensée magique », *Bulletin de psychologie*, t. XLV, n° 405, janvier-février, 1992, p. 301-324.
- Serge Moscovici, « Quelle unité : avec la nature ou contre ? » in *L'Unité de l'homme*, t. III : *Pour une anthropologie fondamentale*, E. Morin, M. Piattelli-Palmarini (Eds), Paris, Le Seuil, Points, 1974, p. 286-319.
- Max Reinert, « ALCESTE, une méthode d'analyse des données textuelles. Application au texte *Aurélia* de Gérard de Nerval », *Bulletin de méthodologie sociologique*, n° 26, 1990, p. 25-54.
- Paul Rozin, Linda Millman, Carol Nemeroff, « Operation of the laws of sympathetic magic in disgust and other domains », *J. Pers. Soc. Psychol.*, vol. 50, n° 4, 1986, p. 703-712.
- René A. Spitz, *De la naissance à la parole. La première année de la vie*, 1965, Paris, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, 1968.
- Rudy Steinmetz, « Conceptions du corps à travers l'acte alimentaire aux XVII^e et XVIII^e siècles », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. XXXV, janvier-mars 1988, p. 3-35.

Saadi Lahlou